

## TERRE D'OVALIE

**I**l est des auteurs sérieux pour alléguer que la carte du rugby se confond avec le territoire chaleureux de la vigne. Ce qui distingue le médoc du minervois, le côtes-du-rhône du jurançon, le beaujolais du madiran, on le retrouverait dans les différents terroirs du championnat. Vu de la sorte, et compte tenu du réchauffement de la planète, on peut imaginer d'ici les champions de son cru que le Pas-de-Calais sera appelé, dans un siècle ou deux, à fournir à l'équipe de France. Pour vivre plus banalement avec le temps présent, on retiendra que le bon goût anglais s'ingénie plus que jamais à investir dans une Aquitaine bénie des vigneron, sans doute, mais également plantée de poteaux de rugby et percée de trous de golf, qui sont les plus sûrs effets d'une colonisation de longue date. La France considérée comme un dominion de la Rugby Football Union, voilà une histoire qui tient debout, depuis qu'en 1872 quelques jeunes sujets de Sa Majesté britannique se retrouvèrent au Havre, sur un terrain vague entre la rue Auguste-Normand et la rue François-I<sup>er</sup>, pour se livrer au jeu du ballon ovale en compagnie des plus remuants garçons de la ville. Ces gentils énerguemènes vont fonder le Havre Athlétique Club et, quelque temps plus tard, exercer leur coupable industrie à Paris à l'enseigne des English Taylors, premier club de rugby de la capitale.

5

Un cher vieil ami, Pierre Mac Orlan, a évoqué ce temps-là mieux que quiconque. Mais, à l'écoute de ses confidences, on ne savait plus très bien s'il jouait demi de mêlée ou demi d'ouverture. Peut-être numéro 9 et demi ! Je sais seulement qu'il fit un jour devant moi, dans sa maison de Saint-Cyr-sur-Morin, le plus beau compliment sur un jeu qu'il aima jusqu'à son dernier souffle :

« Le rugby, me dit-il, sort du petit écran pour me rentrer en pleine

gueule. Aucun autre sport ne me fait cet effet-là. En boxe, par exemple, je ne prends pas les coups.»

À tous les témoignages sur le premier âge du rugby en France, on préférera peut-être celui de Jean Charcot, encore un homme éminent, un savant, disparu en 1936 à bord du *Pourquoi pas*?. Il a fondé à l'âge de treize ans, en 1880, une société scolaire à l'enseigne des « Sans nom », et plus tard un club, l'Olympique, avec lequel il battra l'université d'Oxford et sera bel et bien champion de France en 1896, au poste d'avant-aile.

6 « À ce moment, dira-t-il, nous jouions du vrai rugby, selon les règles alors en faveur en Angleterre. D'ailleurs, nous avions de nombreux équipiers anglais, ainsi que le Dr Henriquez, un Cubain, les frères Carvalho, des Espagnols, Da Silva, un Brésilien qui jouait arrière. Il ne s'appelait d'ailleurs ainsi que pour jouer au rugby car il était le fils du baron de Riobranco, ambassadeur du Brésil. »

On aura là, avec ce court extrait d'une interview reprise dans *La Fabuleuse Histoire du rugby*, ouvrage majeur de mon ami Henri Garcia, une idée de la société qui s'y adonnait alors. Quoique recrutant dans le meilleur monde, elle se voulait cosmopolite au point que l'on pouvait penser à une destinée universelle pour ce jeu de collégiens dégourdis. Mais enfin, pas plus que de raisin en Écosse ou d'oranger sur le sol irlandais, on ne voit là de rapport avec la vigne. Il faudra attendre pour cela la plongée de l'ovale vers Bordeaux, où tant d'histoire ancienne appelait évidemment un jeu d'essence anglaise. Et encore, à quoi pense-t-on, en premier lieu, quand on est français et fier de l'être, pour désigner un ancêtre évident à ce jeu de fraîche importation ? À la soule, bien sûr, à cette « choule » bien de chez nous, normande pour tout dire, plus grosse mêlée de tous les temps, où tant de héros du Moyen Âge se sont fait la main en vue des batailles à venir. On en dira de même des origines hollandaises du jeu de golf ou d'un lawn-tennis qui ne serait qu'une version en plein air de notre jeu de paume. Néanmoins, restons fair-play. Nous jouons aujourd'hui à un jeu de golf codifié en Écosse et nulle part ailleurs, aussi sûrement que le rugby est sorti de sa nuit en juin 1871, au moyen de cinquante-neuf « Lois du jeu » promulguées par la toute jeune Rugby Football Union, fondée le 26 janvier de la même année au Pall Mall, restaurant de Londres.

Il était temps que le football nouveau, ébauché des lunes plus tôt à la *public school* de Rugby, dans le comté de Warwick, fût de la sorte

réglementé. Car, non content de gagner les rives de Normandie, il était sur le point d'essaimer dans les succursales de l'Union Jack et jusqu'aux îles du bout du monde.

Élève doué pour le jeu, longtemps le rugby de France allait être à la traîne en matière d'histoire et de géographie. On peut même dire de nos pionniers du pré Catelan qu'ils connaissaient beaucoup mieux la carte du rugby dans le monde et son étiquette que nos agités de l'entre-deux guerres mondiales, ces derniers tombant tellement dans le mauvais genre que le XV de France sera banni du tournoi de 1932 jusqu'à la reprise de 1947. On évoque là ces années où Toulouse pouvait se proclamer « capitale du rugby » parce qu'elle était au cœur du championnat de France, organisait chaque année sa finale, par opposition à Paris ou, si l'on veut, Colombes, qui était le théâtre des rencontres internationales. Alors le rugby franchouillard, confiné dans son championnat *de muerte*, se complaisait dans l'ignorance de ce qui pouvait se passer dans la mère patrie du jeu et dans ses dominions, Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud, autrement dit le territoire de l'International Rugby Football Board.

Aussi, rien de plus étonnant que ce qui se passa à la reprise des relations franco-britanniques, en même temps que les Alliés forçaient l'Allemagne nazie à la capitulation. À ce moment-là, bien sûr, à la tête du rugby français, des hommes comme René Crabos et Adolphe Jauréguy, pour avoir été eux-mêmes, durant les *roaring twenties*, des héros des premières victoires du XV de France, furent tout à la joie de retrouver le parfum unique des riches samedis du tournoi. Mais mettons-nous un instant à la place d'un joueur comme Jean Prat. Il est né à Lourdes le 1<sup>er</sup> août 1923, de telle sorte qu'il est venu au rugby au temps de Toulouse-capitale-du-rugby, en pleine quarantaine du XV de France, avec une vision strictement franco-française du *noble game*. Comme il est parmi les plus doués de sa génération, il est naturellement de cette équipe de France qui, le 28 avril 1945, traverse la Manche pour la première fois depuis la rupture de 1932. Il s'agit de jouer à Richmond contre une formidable sélection de l'Empire britannique. La guerre n'est même pas finie, l'avion est un appareil militaire et notre trois-quarts-aile, Jacques Chaban-Delmas, du CASG, porte son uniforme de général de France. Dans cet avion, Crabos et Jauréguy exhortent nos jeunes joueurs à la plus grande discipline, leur font part des raisons pour lesquelles l'équipe de France a été écartée du grand concert mon-

dial. Ils sont chargés de réhabiliter le rugby national, ils sont responsables de tout son avenir. Jean Prat, de Lourdes, ne sait même pas qu'ils vont affronter là ce qui se fait de mieux sous l'uniforme du monde libre. Celui que la presse londonienne va bientôt surnommer *Mr Rugby* est parti pour une carrière longue de onze saisons en équipe de France. Et voici ce qui est étonnant. Lui, Jean Prat, capitaine de l'équipe de Lourdes, figure emblématique du rugby à la française, va dérouter tous ses partisans à une époque où nulle image ne leur parvenait de Twickenham, de Murrayfield et autres lieux, en leur affirmant avec force :

« Le vrai rugby, ce n'est pas ici, c'est là-bas qu'on le joue. »

8 En d'autres termes, on repartait de très loin, Jean Prat à la Libération faisait à peu près le même genre de découverte que Henri Amand quarante ans plus tôt : Henri Amand, capitaine de la première équipe de France de tous les temps, improvisée dans l'urgence pour affronter les All Blacks de Nouvelle-Zélande, le 1<sup>er</sup> janvier 1906 au Parc des Princes.

Circonstance curieuse, c'est donc contre une équipe venue du bout du monde, les premiers All Blacks en Europe, et non contre une voisine de Grande-Bretagne, que la France fait ses premiers pas dans le concert international. C'est d'entrée de jeu qu'elle saute à la page Nouvelle-Zélande du grand atlas du rugby. Elle ne sera invitée que quatre ans plus tard, le 1<sup>er</sup> janvier 1910 à Swansea, à se forger une patience et un caractère dans le tournoi annuel des Home Unions, qui prendra dès lors le surnom familier de Tournoi des cinq nations. Mais on peut dire qu'elle a de la chance, qu'elle est en formation accélérée, puisque dès le 11 janvier 1913, elle reçoit à Bordeaux l'équipe des Springboks d'Afrique du Sud. De toutes les nations de l'International Board, c'est l'Australie qui se fera le plus désirer des Français, encore qu'une sélection de Nouvelle-Galles-du-Sud se produise le 22 janvier 1928 à Colombes. Notons également un retour des All Blacks en 1925 à Toulouse et une visite des Maoris en 1926 à Colombes. Par conséquent, le rugby français fut assez tôt dénié, il eut de bonne heure une certaine vision de la planète ovale, ses races diverses et leurs aptitudes particulières. Il ne devra qu'à ses funestes erreurs de revenir en 1932 à la case départ et, même pire, contraint pendant huit ans d'en découdre avec des équipes de second rang, Allemagne, Italie, Roumanie, pour conserver un semblant de stature internationale.

Quand le XV de France, au nom de l'Entente cordiale, refit connaissance avec le vieux tournoi (match France-Écosse du 1<sup>er</sup> janvier 1947 à Colombes), il ne tarda point à retrouver ses repères et à reconnaître aussi ce que les anciens disaient des différents traits de caractère des uns et des autres : rigueur écossaise, arrogance anglaise, frénésie irlandaise, rudesse galloise. En réalité, ce que l'on appelait le *french flair* ne tombait pas à tout coup sur des oppositions aussi tranchées. À Murrayfield, à Twickenham, à Lansdowne Road, à Swansea ou à Cardiff Arms Park, le rugby coulait évidemment de la même source, avec des variantes qui tenaient peut-être, bon an mal an, à un talent plus prononcé ici que là, un bon cru de trois-quarts, une bonne cuvée pour la mêlée, etc. Toujours est-il que les Français seraient chaque fois invités à réviser ce que nous appelons « les fondamentaux ». Le sélectionneur André Verger, ancien demi d'ouverture, pour illustrer la différence entre le championnat de France et les rencontres du Tournoi des cinq nations, avait coutume de dire : « Nous jouons à la belote à longueur d'année et au bridge quatre fois par an. »

9

Quand les Tricolores privilégiaient encore la danse du ballon plutôt que le sacrifice dans la mêlée, il passait dans les veines des Anglais comme des Gallois, des Irlandais comme des Écossais, une humeur qui était celle des origines, quand le football antique n'était qu'un perpétuel *mauling*, où chacun était tenu de se surpasser pour la bonne cause, celle de son camp, sans souci de paraître à son avantage. Reconnait-on dans un essaim un sujet plus méritant que les autres ? Dans un bateau, celui qui a ramé le plus fort ? Eh bien, même chose dans une mêlée qui pousse et voilà toute la religion du rugby tel que le redécouvraient Jean Prat et ses partenaires à chaque épisode du tournoi. Comme nous parlons là d'un temps où le rugby n'était pas un métier mais un prétexte à partager une bonne bière, il leur fallut admirer chez de jeunes Anglais dont on n'eût pas donné cher dans leur complet gris et leur chapeau melon cette faculté, le samedi venu, à l'heure du coup d'envoi, de se métamorphoser en tigres de vaillance, à l'instar des élus du rituel Oxford-Cambridge du deuxième mardi de décembre. On voit par là ce que les quatre équipes des Home Unions avaient en commun, pour ainsi dire depuis la nuit des temps.

Même s'il est arrivé qu'au cours d'une tournée des British Lions, sélection de Grande-Bretagne et d'Irlande, tel joueur gallois n'adresse plus la parole à un partenaire écossais ou anglais ; même si la Rose anglaise est l'objet d'une même détestation à Murrayfield ou à Lansdowne Road, il est clair qu'au nom du rugby le cœur bat à la même

cadence dans tout le Royaume-Uni. S'il y avait quelque particularité chez les uns ou chez les autres, il faudrait de préférence chercher du côté des Gallois et des Irlandais, les premiers parce que leur rugby recrute à la mine autant qu'à l'université, les seconds parce qu'ils sont doublement insulaires. Il est remarquable que, pour les besoins de l'équipe d'Irlande de rugby, les natifs du Sud consentent à fermer les yeux sur tout ce qui les sépare, par la coutume et la confession, de l'Irlande « anglaise » du Nord. Ah ! S'ils avaient les mêmes à l'ONU !

10 Pour aller jouer à Dublin, les Français des années folles comme ceux du pays libéré prenaient deux fois le bateau, d'abord pour traverser la Manche, ensuite la mer d'Irlande. C'étaient des épopées dans un mouchoir de poche. Rien de comparable avec une expédition des All Blacks en Europe, ou des Wallabies australiens, qui leur prenait des semaines de mer et trois à quatre mois de leur jeune âge, trop contents d'y perdre souvent leur job pour l'honneur d'une présentation à Buckingham Palace.

C'est l'avion qui a changé tout cela. C'est l'avion qui a permis au rugby hexagonal de parfaire son éducation, de combler ses trous en géographie. La première fois que l'équipe de France a quitté la scène européenne pour traverser un océan, ce fut au mois d'août 1949 mais pour une destination plutôt exotique, l'Argentine, pour lors une belle absente du listing de l'International Rugby Board, bien qu'elle offrît plus de garanties qu'il n'en fallait de sa fidélité aux dogmes du fair-play et de l'amateurisme absolu. La France, qui avait reçu de Londres mission d'évangéliser ces colonies latines d'Ovalie, en réalité aurait pu en prendre de la graine ! Un match de rugby à Buenos Aires était un rendez-vous de la meilleure société. Et j'entends encore notre arbitre, Bernard Marie, lors de la tournée de 1960, déployant des trésors d'éloquence pour persuader les dirigeants du club *Gymnasia y esgrima* qu'un malheureux coup de poing ne valait pas vingt ans de cachot. Toujours est-il que si la France est pour quelque chose dans l'extraordinaire montée des Pumas d'Argentine au niveau qu'on leur connaît aujourd'hui, alors elle aura bien mérité du rugby dans le monde.

Mais le plus grand pas que l'équipe de France pouvait elle-même accomplir, pour passer à la dimension supérieure, c'était évidemment une première incursion dans la moitié australe du territoire de l'International Board. Ce fut chose faite avec l'héroïque tournée de 1958 en Afrique du Sud, quelque chose comme l'an I du rugby français.

C'est souvent que l'on entendait des experts étrangers affirmer que les *Frenchies* seraient imbattables du jour où ils tireraient à quinze dans le même sens, parleraient la même langue, adopteraient la même discipline, ce qui n'était pas une démarche aussi naturelle que pour des Britanniques, tous sortis du même moule. Catalans, Basques, Pyrénéens, Alpains, Auvergnats, Parisiens et *tutti quanti* : autant de cultures diverses et parfois contradictoires que l'on retrouvait au sein d'une équipe de France, laquelle ne partageait jamais, avant un match du tournoi, plus de deux ou trois jours de vie commune. Tant de vignobles à marier ! On vivait d'improvisation – de *french flair* – entre fervents du jeu de mouvement, d'un certain romantisme en attaque, et partisans d'un rugby plus ordonné, commençant par le commencement du jeu d'avants. Il était, par exemple, un sélectionneur très influent, Adolphe Jauréguy, homme cultivé et charmant, icône des tournois du passé, pour clamer que des forwards français ne pourraient jamais se plier à une discipline toute britannique et pour prôner en conséquence une ligne d'avants composée de huit dératés, habiles de leurs mains, qui sèmeraient le désordre dans les rangs trop bien alignés de l'adversaire. C'est exactement à l'encontre de pareille utopie que va s'organiser la première tournée française dans l'hémisphère Sud.

11

Deux circonstances conjointes vont expliquer le retentissant succès de l'entreprise, l'une des plus grosses surprises dans l'histoire du rugby mondial si l'on songe que, l'année précédente, 1957, l'équipe de France avait touché le fond, récoltant cette symbolique cuillère de bois qui échoit à l'équipe quatre fois battue dans le même tournoi. Première circonstance, c'est le rappel aux commandes d'un étudiant en médecine, Lucien Mias, de Mazamet, sorte de Vidocq de l'ovale, le jeune bandit qu'il fut à ses débuts se vouant maintenant à la gloire d'un jeu d'avants considéré comme une contagion. Seconde circonstance, c'est le temps accordé par cette tournée, six semaines, pour mettre ses idées en application, loin des habituelles polémiques franco-françaises. Jamais équipe de France n'a eu tout ce temps devant elle pour faire son unité. Ce n'était peut-être pas une urgence pour un voyage en Argentine. Ici, en Afrique du Sud, c'était une impérieuse nécessité. L'opinion donnait l'équipe de France à manger à des ogres, les Springboks, qui l'avaient mise en bouillie lors de leur dernier passage à Colombes, en 1952. Le jeune Lucien Mias était au nombre des victimes. Vidocq n'avait pas la mémoire courte.

Ce que les Français découvrirent en premier lieu en débarquant en Afrique du Sud, c'est le rugby considéré comme une religion dans

toutes les couches de la société blanche, un acte de foi patriotique, une déclaration de virilité nationale. C'était vrai, en particulier, des provinces en altitude, des Afrikaners du Transvaal ou de l'Orange Free State, de Pretoria ou de Bloemfontein, où le sang des ancêtres Boers ne faisait toujours qu'un tour. Pour un supplément de courtoisie, il valait mieux compter sur la population de langue anglaise de la région du Cap, la Western Province, sa tradition universitaire, son regard sur l'océan et – nous y voilà ! – ses vignes au soleil.

12 Ignorants que nous étions ! Nous n'avons pas saisi, d'entrée de jeu, cette disparité profonde dans la composition de l'Union sud-africaine, pas plus que le fin mot de ces démonstrations de sympathie extrême qui nous venaient des rangs de la population noire. Au sein de l'équipe nationale, celle des Springboks, l'union sera toujours sacrée entre les Stewart et les Gainsford du Cap et les Van der Merwe et les Claassen de Pretoria, surtout s'agissant de combattre l'ennemi héréditaire, les All Blacks de Nouvelle-Zélande. Mais, en cas de défaite, on se renvoyait rudement la balle entre experts du Nord et du Sud. Quant au problème de l'apartheid, nous n'en prendrons réellement conscience que treize ans plus tard, en 1971, lors de la troisième tournée française en Afrique du Sud et à la lumière d'une circonstance historique : la présence d'un joueur noir dans la délégation française. Je n'oublierai jamais ce frisson d'incrédulité qui parcourut toute la tribune du Pam Brink Stadium de Springs au premier ballon que toucha notre valeureux Roger Bourgarel, trois-quarts-aile du Stade toulousain, sélectionné sur l'insistance de M. Albert Ferrasse, président de la Fédération française de rugby et futur président de l'International Board.

« Il faut comprendre que l'événement est, chez nous, sans précédent. Aucun *native* n'a jamais participé, sur le territoire sud-africain, à un match de rugby avec les Blancs. Votre Bourgarel ne le sait peut-être pas, mais il est chaque jour l'unique sujet de conversation dans tous les foyers de notre pays, il est la raison de conflits que vous ne soupçonnez pas entre les pères et les fils. »

Voilà ce que me confiera sur le moment un ami sud-africain peu enclin à l'exagération, plutôt bon observateur de l'histoire en marche.

Décidément l'équipe de France de rugby, débarquant pour la première fois dans ce pays en juillet 1958, ne se doutait pas qu'elle était vouée à y semer la surprise, à bousculer les institutions. Aux yeux de maints nationalistes, la France avait cessé d'être une nation de premier plan durant la Seconde Guerre mondiale. Aux yeux des rugbyphiles



sud-africains, elle n'existait même plus depuis que le 16 février 1952 à Colombes les Boks de Hennie Muller avaient passé six essais à rien aux Tricolores de Guy Basquet. S'agissant d'une tournée peu promise à remplir ses caisses, il n'était pas question, pour le South African Rugby Board, de rembourser le vin à table à une bande de soldats de Valmy débarquée sans entraîneur, sans médecin, sans culture.

Or, le rugby sud-africain faisait preuve là, non seulement d'arrogance, mais de légèreté. Il restait dans l'ignorance de deux événements très récents qui auraient dû mieux le mettre en garde contre tout excès de confiance. Coup sur coup, le XV de France à Colombes venait de battre l'Australie par 19 à 0 et de gagner pour la première fois de son histoire à Cardiff Arms Park. Plus édifiant encore, ces deux exploits avaient reposé sur la domination absolue d'un pack converti aux idées de Lucien Mias et galvanisé par la force d'une nouvelle tête de mêlée, Roques-Vigier-Quaglio. C'est si vrai que le coach australien s'était écrié: « Avis à toutes les équipes du monde: la France s'est dotée d'un pack hors série! » Au regard d'un Sud-Africain, pour qui la force physique passe avant toute forme de brio, l'avertissement aurait dû compter double. Mais non, on s'attendait plutôt à une déroute du *french flair* face aux armoires à glace du Transvaal.

13

Les premiers contacts, sur l'herbe kikuyu et à l'altitude de Pretoria, de Springs et de Bloemfontein, furent plutôt rudes, chargés de malentendus, et le camp français fut accablé par les blessures. Mais derrière sa première ligne de fer, le pack fit si forte impression que la fièvre monta rapidement dans le pays en vue du premier test-match... et que le South African Rugby Board s'empessa de prendre à sa charge les factures de pinard. La malchance frappant les Français fit le reste mais en les exhortant davantage: soldats de Valmy, disions-nous! Plus fondait l'effectif des vingt-sept partants et plus montait le moral des survivants. Une première surprise fut le match nul, 3 à 3, dans le premier test joué au Cap, mais surprise au sens où les avants français contrôlèrent sans mal la situation, tellement même que le match resta en vain dans l'attente de quelque coup d'éclat.

Le quitte ou double du second test-match, le 16 août 1958, à l'Ellis Park de Johannesburg, prenait dès lors une dimension dramatique. Du niveau de la mer, on repartit vers les hauts plateaux du Transvaal, car histoire et géographie figuraient à égalité au programme de la tournée, en même temps que se multipliaient les accrochages, les malentendus, les blessures. Arrivé le grand jour, on se compta de justesse quinze valides, dans le camp français, et encore, avec un arrière, Pierre Lacaze,

requinqué à la novocaïne, un ailier de fortune, Guy Stener, et un talonneur, Robert Vigier, pris d'un malaise cardiaque avant le coup d'envoi. À ce compte-là, la victoire française, par 9 à 5, tint du miracle, elle tint surtout à un sauvetage prodigieux de Jean Barthe en seconde mi-temps, un autre d'Arnaud Marquesuzaa, mais non aux yeux de Lucien Mias, skipper énorme, qui déclara pour finir : « Normal. Nous étions les meilleurs. »

14 Le monde du rugby en fut comme deux ronds de flan. Les All Blacks de Nouvelle-Zélande n'y comprirent plus rien. Quoi! Les Français pour un coup d'essai avaient réussi là où, depuis le siècle précédent, All Blacks, Wallabies et Lions britanniques avaient toujours échoué : battre les Springboks sur leur sol dans une série de test-matches. Dans une terre de rugby comme la Nouvelle-Zélande, le XV de France devint une énigme majeure et Lucien Mias une sorte de mythe. C'est dire si les Français, en 1961, débarquant pour leur première tournée en Nouvelle-Zélande, y furent accueillis comme des bêtes curieuses, étant en outre les contemporains de Charles de Gaulle, de Brigitte Bardot, fascinants personnages de l'autre bout du monde. Une étude sociologique s'imposerait sur les circonstances, le contexte de cette tournée.

Pour s'en tenir au rugby, malheureusement, Mias, Barthe, Roques, Vigier, Quaglio, Mommejat n'étaient plus là, pas plus que Serge Saulnier, l'énergique directeur de la tournée sud-africaine. Du pack victorieux à Johannesburg, il ne restait que François Moncla, le nouveau capitaine. Et l'on sait que, sans un pack de fer, on ne lutte pas avec des All Blacks, à plus forte raison les All Blacks de ce temps-là, ceux de Colin Meads, deuxième ligne de légende, de Don Clarke, arrière et buteur hors normes, et surtout de Wilson Whineray, capitaine exemplaire. En outre, cette année-là, l'hiver néo-zélandais fut très éprouvant, pluvieux en diable, une calamité pour la collection d'attaquants que l'équipe française présentait en lignes arrière, les frères Boniface, les frères Cambérabéro, Bouquet, Albaladejo, Piqué, Lacroix, Claude Lacaze, etc. Le retour sur terre fut douloureux pour une équipe française souveraine en Europe mais perdant ici ses trois test-matches. Elle connut même l'enfer dans le troisième test, à Christchurch, défaite historique par 32 à 3, honneur sauvé par un essai de Michel Crauste, le grand guerrier de cette tournée, le grand capitaine en devenir.

Jamais, sans doute, l'équipe de France ne fut si malheureuse, si divisée, si mal conduite, et par conséquent si peu disposée à la découverte

de la plus belle île de la planète rugby et à la rencontre de sa population, ses fermiers et ses maoris. Pour parfaire son instruction, sur la lancée d'une tournée ratée, il lui restait toutefois à découvrir la grande île voisine ou, plutôt, le continent rival, l'Australie. La pluie ne lâchait plus notre cohorte infortunée, c'est même un déluge qui l'attendait au Sydney Cricket Ground. Et là, contre toute attente, dans une formation rafistolée, elle l'emportait franchement par 15 à 8, marquant trois essais et deux drops.

Il est vrai que, pour lors, des trois Dominion Unions de l'International Board, l'Australie était la moins bien lotie, ayant à lutter contre la vogue dévorante des grands jeux professionnels, rugby à treize d'une part, Australian Rules d'autre part. Amateurs purs et durs, les Wallabies ne pouvaient guère recruter que dans les deux États du New South Wales (Sydney) et du Queensland (Brisbane). Les quinzistes australiens étaient même d'une candeur désarmante. Je me revois encore, en 1968, dans un studio de télévision de Sydney, sommé de répondre à cette question saugrenue: « Pourquoi le général de Gaulle paie-t-il les joueurs français pour donner des coups de pied dans la tête des autres ? »

15

Époque révolue depuis l'avènement, en 1995, du professionnalisme à quinze, dont les Australiens ont même été les gros artisans, puis les gros gagnants, les Wallabies étant la seule équipe à ce jour à avoir gagné deux fois la Coupe du monde, créée en 1987. Ce n'est pas étonnant, venant d'un peuple doué pour tous les sports et d'un continent fortement tourné vers l'avenir.

À l'automne 1978, nous accompagnerons encore l'équipe de France au Japon et au Canada. L'ère des grands amateurs touchait à sa fin. Celle des grands voyageurs continuait de plus belle. Pour les professionnels du temps présent, il n'y a plus de terre inconnue en ce monde auquel un ami béarnais donna le beau nom d'Ovalie, un soir où nous avions le rugby au cœur et le vin gai.

---

#### R É S U M É

*Sur les pas de l'équipe de France à travers le temps, nous évoquons les grands chapitres de l'histoire du rugby et nous découvrons à mesure ce qui délimite le territoire de l'International Rugby Football Board, depuis la mère patrie anglaise jusqu'à ses dominions du bout du monde.*